

**LA PLACE DES CULTURES URBAINES DANS LES ACTIONS CULTURELLES ET ARTISTIQUES
EN MILIEU SCOLAIRE
En partenariat avec le Rectorat de Créteil**

27 octobre (14H-18H)
Parquet de Bal

Animateur : Jean-Pierre LORIOU (Directeur de l'action culturelle du Rectorat de Créteil)

Philippe MOURRAT, Chef de projet des Rencontres des Cultures Urbaines – (...) Depuis le début des Rencontres des Cultures Urbaines, nous pensons qu'il faut absolument trouver des passerelles avec le monde de l'enseignement : l'Education Nationale mais aussi les différents intervenants à divers stades dans le périscolaire, l'enseignement agricole également, vous verrez, nous en parlerons. J'espère que cette journée sera riche pour tout le monde et nous déclarons à présent ouvertes ces Rencontres des cultures Urbaines. Bonne après-midi.

Jean-Pierre LORIOU – A mon tour de vous saluer, je travaille au Rectorat de Créteil je suis le responsable de l'action culturelle. Je vais exposer très rapidement en quoi cela consiste, ensuite je passerai la parole à chacun de mes voisins et voisines pour qu'ils se présentent et disent pourquoi ils sont ici, quelles expériences, quels travaux, quels ateliers, quelles formes ils développent dans le cadre des cultures urbaines, à l'école ou hors de l'école. Puis nous aborderons avec vous jusqu'à 16H30 le débat qui s'intitule : « La place des cultures urbaines dans les actions culturelles et artistiques en milieu scolaire ».

L'action culturelle au Rectorat de Créteil est constituée de 5 personnes qui travaillent dans tous les domaines artistiques : le théâtre, la danse, la musique, les arts plastiques, le cinéma, etc. Il y a une dizaine de domaines. Dans ces secteurs, il n'y a pas de domaine appelé cultures urbaines. Nous savons tous plus ou moins, dans chacun des domaines que je viens d'indiquer, que ce soit la danse avec le mouvement Hip-Hop, mais aussi dans le théâtre ou les arts plastiques, comment et de quelle manière ces formes nouvelles d'expression gagnent ces domaines artistiques mais il n'existe pas de domaine cultures urbaines, en conséquence, elles n'ont pas de place préparée, préalable, avec des personnes spécialisées pour s'en occuper. Pourquoi n'y a-t-il pas de place ? Le débat devra y revenir : faut-il qu'il y en ait une ? Faut-il au contraire que chacun des domaines artistiques habituels, connus, soient gagnés, lorsqu'ils sont concernés par les formes nouvelles de culture dites cultures urbaines ? Nous aborderons ces questions dans le cadre du débat. Pour ce qui relève de l'action culturelle notre mission est de favoriser tout ce qui est de l'ordre du partenariat, c'est-à-dire que nous mettons en relation les structures culturelles et les artistes avec les enseignants et les élèves. Cela ne signifie pas que tout ce qui se fait dans le cadre de l'école en termes culturel et artistique passe par l'action culturelle mais cela veut dire que tout ce que fait l'action culturelle du Rectorat est du domaine partenarial. C'est le mot principal, la raison d'exister de cette instance qui par ailleurs, aide en terme matériel, financier, de montage de projet, d'orientation, de transmission ou d'expérience à réaliser ces projets.

Citons un exemple très précis : cette année l'action culturelle a mis en place avec le Parc de la Villette 4 professeurs relais dont au moins 2 sont présents dans la salle. Ils ont entre autres pour mission de créer des liens entre les établissements scolaires et le Parc de la Villette pour monter des actions culturelles et artistiques. Il y a une semaine, dans cette même salle, avait lieu un stage de formation des

enseignants sur les nouvelles formes de cirque. Les intervenants venaient de toute la France, une trentaine de professeurs ont travaillé avec des artistes du cirque et cela va déboucher sur des actions. Le débat devra donc aussi aborder cette question : pouvons-nous, de la même façon, mettre en place des actions dans le domaine des cultures urbaines ? Nous aborderons donc également la question de la formation des enseignants et des artistes à ce type d'interventions.

La majorité des projets passent par des pratiques en atelier. Grâce à ces professeurs relais, depuis 3 jours, des élèves de collèges et de lycées d'Aubervilliers et de Montreuil, participent à des ateliers Rap, Slam, MAO, etc. D'ailleurs, à partir de 16H30, ils restitueront sous des formes brèves le travail qu'ils ont réalisé avec des artistes pendant ces journées. L'action culturelle se traduit par des ateliers qui peuvent prendre des formes très diverses, c'est aussi une formation du spectateur, c'est-à-dire que lorsqu'un élève participe à un atelier théâtre, il tâche de ne pas rester dans son coin, dans sa salle de classe, mais il fait en sorte d'aller au théâtre et de découvrir au moins une fois par mois les formes nouvelles de spectacle. C'est la même chose pour toutes les autres formes artistiques. Il y a donc un double mouvement de découverte et de pratique artistique dans les milieux scolaires : la pratique d'ateliers et la pratique de spectateur. C'est une question qui se pose parfois, peut-être de moins en moins dans le cadre des cultures urbaines, la première mission ne semble pas être la fabrication d'objets artistiques avec la présence d'un public. Ce sont essentiellement des formes d'expression ou de pratique. Sur ce point, il y a sans doute des observations, probablement des évolutions que nous pourrions aborder. Voilà donc le cadre général de ce débat. Après la présentation des activités de chacun des participants, nous entrerons directement dans l'échange avec vous. Je passe la parole à Jean-Luc WEINICH du festival Banlieues'Arts.

Jean-Luc WEINICH, Association Culturelle de Trappes, Responsable du festival Banlieues'Arts – Bonjour, je travaille donc dans une structure, l'ACT, qui se trouve à Trappes dans les Yvelines. L'Association Culturelle de Trappes gère 2 établissements qui sont la Merise et le Grenier à Sel. La Merise est une salle d'environ 1200 places, Grenier à Sel est aussi une salle classée Art et Essai. Depuis 1990, l'ACT décide de mettre en place un dispositif de développement culturel sur la ville de Trappes. Ce dispositif a pour fonction 3 missions : l'accès à la pratique artistique, l'accès à la diffusion de spectacles et l'accès à la formation. Ce dispositif de pratiques artistiques qui a vu le jour à Trappes a trouvé à présent d'autres collaborations sur l'ensemble de la ville nouvelle de Saint-Quentin en Yvelines qui touche, près de cette commune, un bassin de population de 150 000 habitants. L'ACT a donc pour mission avec l'Education Nationale de mener des ateliers de recherche avec des artistes en démarche de création. Je vous donne quelques chiffres pour situer rapidement l'ampleur de l'opération : sur la saison dernière, une cinquantaine d'artistes ont effectué une démarche de création, aussi bien en danse, musique, chanson française, théâtre, arts plastiques, écriture, qui sont intervenus auprès de 2000 élèves de la maternelle à l'université.

Il faut dire que c'est un dispositif assez exceptionnel puisqu'il repose sur une réelle volonté des enseignants : près de 90 enseignants collaborent au projet de ce dispositif de développement culturel. Tout au long de l'année, artistes, enseignants et élèves mènent ces ateliers de recherche, ces ateliers de création qui sont mêlés aux créations qui vont être diffusées par l'ACT dans l'année, soit dans la programmation tout public/jeunes publics, soit dans la programmation du festival Banlieues'Arts. Ces pratiques visent vraiment le développement et la formation au regard critique, c'est essentiel et c'est l'une de nos priorités. A côté de cela, avec l'Education Nationale, que ce soit avec le 1^{er} degré, le 2^{ème} degré, l'IUFM, avec l'Inspection Académique, nous essayons de trouver une multitude de partenariats, de conventionnements pour mettre en place un plan de formation en direction des enseignants sur le thème de l'éducation artistique et de la pratique artistique.

Le festival Banlieues'Arts existe maintenant depuis plus de 8 années et tous les ans nous remettons en cause nos objectifs, notre réflexion. Depuis cette année, nous avons remis en question notre axe de

formation et nous avons émis le souhait de développer avec l'IUFM de Versailles et la DRAC Île-de-France, une mission de formation, une formation initiale et formation continue. C'est l'une de nos volontés et le bilan que nous tirons d'une expérience de 8 années du festival Banlieues'Arts montre bien la nécessité de passer par la formation des enseignants et des chefs d'établissements. D'autre part, nous allons peut-être créer cette année une « mini révolution » mais nous souhaitons mettre en place une formation en direction des cadres de l'Education Nationale, chefs d'établissement, directeurs d'école, conseillers pédagogiques, IEN, chefs de service, sur la pratique artistique en milieu scolaire. Cela nous semble très important. Outre ce volet formation, nous menons encore une fois une expérience, car les choses ne sont pas abouties, sur le champ du hors temps scolaire. Nous sommes très vigilants, nous souhaitons partir d'un état des lieux de la ville de Trappes, des moyens humains et financiers pour tenter une expérience sur le hors temps scolaire. Le festival Banlieues'Arts touche donc à peu près toutes les disciplines artistiques, depuis l'année dernière, nous y avons introduit le cinéma et la formation au 7^{ème} art nous semble aussi très importante. Nous venons de mettre en place cette année le dispositif « école et cinéma » pour le 1^{er} degré, nous souhaitons le mettre en place pour le second degré, parce que nous avons une vocation dans le cinéma Jean RENOIR de diffusion cinématographique art et essai. La chanson française est aussi très importante : nous sommes site labellisé résidence chanson française, nous faisons découvrir aux collèges, lycées et universités, l'univers de la chanson française, à travers la découverte de lieux mythiques tels que l'Olympia, le Zénith, Bercy. Mais avant tout, le festival Banlieues'Arts a pour objectif de faire découvrir et de donner le goût de la pratique artistique aux enseignants et aux élèves. D'un point de vue géographique, Banlieues'Arts se déroule sur toute la ville de Saint-Quentin en Yvelines pendant 3 semaines, il attire selon les années et les jauges attribuées aux différents lieux, entre 10 000 et 15 000 spectateurs ce qui est énorme puisque nous intervenons de la maternelle à l'université. Donc 3 axes importants sont à retenir : l'accès à la pratique artistique, à la diffusion de spectacles professionnels et l'accès aux formations.

Jean-Pierre LORIOU – Nous allons continuer la présentation de chaque personne présente à cette table. Je donne la parole à Monique STUPAR qui s'occupe d'une dimension particulière de l'enseignement qui échappe à l'Education Nationale, et qui concerne les lycées agricoles.

Monique STUPAR, Chargée de mission à l'association Rur'art pour le développement des pratiques artistiques et culturelles dans les lycées agricoles de la région Poitou-Charentes – Dans les départements, se trouvent des lycées agricoles qui dépendent du Ministère de l'Agriculture et non de l'Education Nationale. Dans les lycées agricoles, il y a des professeurs d'éducation socioculturelle qui sont chargés de la vie culturelle dans l'établissement et hors de l'établissement. A l'origine, je suis professeur d'éducation socioculturelle et je suis mise à disposition pour gérer un centre d'art qui est dans un lycée agricole en Poitou-Charentes, à Rouillé, et pour gérer le réseau artistique et culturel des lycées agricoles de la région Poitou-Charentes. J'ai donc 2 missions : à partir du centre d'art qui existe dans notre lycée, c'est un très bel espace de 150 m², il fait partie des plus belles salles d'exposition de Poitou-Charentes donc c'est un atout majeur pour nous, nous organisons de grandes expositions tous les 2 ans, c'est un travail très lourd, il faut 18 mois pour monter une exposition et je suis seule pour tout gérer, nous organisons également des manifestations culturelles liées à l'exposition. Cette année, je travaille sur une exposition qui s'appelle « Messagers de la terre », je vais réunir 25 artistes des 5 continents qui travaillent à partir de matériaux divers sur le thème de la représentation humaine. Ces œuvres seront donc installées dans notre espace avec un travail important de scénographie et nous essayons d'impliquer les adolescents, les élèves, les scolaires, les lycéens, à ce travail préparatoire qui est très important dans la mise en installation d'une exposition d'art. Cette exposition, « Messagers de la terre » sera ouverte pendant un an, elle s'inscrit dans la durée parce

qu'un travail d'accueil, de sensibilisation et de formation de tous les publics scolaires de la région Poitou-Charentes est réalisé. La Région Poitou-Charentes regroupe 4 départements où sont situés 170 lycées, enseignement agricole compris et tout le système scolaire de la maternelle à l'université sera informé de cette manifestation. 4 personnes seront formées, de préférence des historiens d'art, en relation avec les inspections académiques des 4 départements, pour prendre ensuite en charge ces scolaires à différents niveaux. Cette exposition est également ouverte à tous les publics dans le territoire local mais aussi au niveau national et au-delà puisque nous donnons vraiment une dimension internationale à cette manifestation ; et qu'un site Internet sera créé à partir de janvier pour faire connaître la manifestation dans le monde. Cette exposition de niveau international est destinée absolument à tous les publics mais qu'envers les publics dits défavorisés, il y en a assez nombreux dans le milieu rural, nous faisons un travail très spécifique pour les prendre en charge et les intéresser à l'œuvre d'art contemporaine. A partir d'une exposition d'art contemporain, nous essayons de mettre en place d'autres manifestations culturelles, à partir de cette thématique qui est liée au grand thème de la terre, thème fédérateur pour nous de l'enseignement agricole depuis 4 ans, nous avons décidé de faire des manifestations culturelles de haut niveau autour du cinéma du monde, musiques du monde, théâtre du monde et danses du monde. Nous avons un certain nombre de partenaires dans la région ou hors de la région, par exemple, le festival des musiques métisses à Angoulême, l'association MC2A à Bordeaux, la compagnie Régine CHOPINOT qui travaille actuellement avec une troupe kenyane, etc. Nous allons faire tourner des spectacles dans les lycées agricoles. Les lycées sont dotés de centres socioculturels qui sont gérés par les élèves. Les présidents d'associations de lycée sont des élèves et les professeurs d'éducation socioculturelle sont chargés de former les jeunes à ces nouvelles responsabilités associatives, ce qui est très important dans le cadre de leur formation.

Ces manifestations vont donc tourner dans le réseau des lycées agricoles et nous allons créer un maillage sur tout le territoire pendant un an. De manière à ce qu'il y ait des manifestations qui correspondent aux désirs des jeunes, nous essayons, dans la mesure du possible, de les impliquer avec un travail préalable de préparation et de sensibilisation, de façon à ce que les jeunes apprécient le spectacle et puissent par la suite discuter avec les artistes, etc. Autour de cet ensemble de manifestations, nous allons réaliser des produits de manière à garder une trace de cet événement qui va durer un an : nous allons réaliser un court métrage. J'ai contacté un cinéaste et une maison de production, tout est mis en oeuvre pour qu'un court métrage de 26 minutes soit réalisé en relation avec « école au cinéma » à Poitiers avec la participation d'enfants de 6 à 8 ans. Nous allons réaliser un film qui pourra par la suite être visionné sur La Cinq et FR3.. A vocation européenne et francophone, le film sera aussi sous-titré en anglais. Deuxième produit que nous souhaitons réaliser : une exposition photo à partir de l'exposition « Messagers de la terre ». Elle sera réalisée en noir et blanc par un artiste photographe et deviendra itinérante, notamment dans le milieu rural : les enfants qui seront venus voir notre exposition pourront ensuite présenter dans leur village, auprès de leur famille, cette exposition photo et ainsi former le public local à notre démarche. Nous l'avons déjà testé et cela fonctionne. Ce travail de médiation est fondamental pour les publics de demain.

Jean-Pierre LORIOL – Merci. Lorsque l'on m'a demandé de jouer le rôle de l'animateur dans ce débat, j'ai prévenu immédiatement que je n'étais absolument pas un spécialiste des cultures urbaines pour lesquelles je n'ai pas vraiment trouvé de définition. En fait les frontières entre les domaines artistiques sont devenues très poreuses et l'on parle de cultures urbaines aussi bien en danse qu'en musique, arts plastiques etc... J'en profite pour dire que quelqu'un devait venir parler du cinéma, d'une expérience très originale, François AYME du cinéma Jean Eustache à Pessac qui n'a pas pu venir, et je vous prie d'excuser son absence. Je me suis aperçu qu'en fait les cultures urbaines constituent un domaine très large. Cela vient encore de s'élargir à mes yeux : ce sont des cultures urbaines à la campagne ou en milieu rural. Il faudra peut-être revenir sur la question suivante : comment les cultures urbaines débordent-elles de leur champ habituel, quittent les banlieues où elles sont nées et interrogent

l'ensemble des domaines artistiques? Nous pourrions également évoquer la question du rapport de ces cultures urbaines avec les formes contemporaines de l'art, en particulier ce qu'on appelle dans le milieu des arts plastiques, l'art contemporain. Nous y reviendrons sans doute dans le cadre du débat. Nous allons passer la parole à Edgar GARCIA, Zebroch au bahut, pour quelques minutes de présentation.

Edgar GARCIA, Association CROMA, Mission Zebroch pour les musiques actuelles au Conseil Général de la Seine St Denis, organisateur de Zebroch au bahut – Bonjour. Je collabore au Conseil Général de la Seine St Denis et je m'occupe d'un projet qui s'appelle Zebroch depuis 1989. C'est un projet qui a généré en son sein plusieurs volets dont Zebroch au bahut qui, comme son nom le suggère, s'est proposé d'aller faire un travail dans les collèges et les lycées de Seine Saint Denis, autour des musiques amplifiées ou actuelles. Ce projet nous a permis de combiner 2 aspects sur plusieurs années : à la fois un travail de construction du goût, de construction du plaisir d'écouter de la musique. Nous sommes partis de l'idée assez simple que ces musiques sont très écoutées par les lycéens et les collégiens qui parfois ne savent pas toujours leur attribuer un nom, une histoire, une esthétique et avoir un discours sur le sujet.

C'est un peu la question des gens qui ne savent pas pourquoi ils aiment ou ils n'aiment pas. A partir de là, nous avons construit un dispositif qui invite les lycéens et les collégiens à réfléchir et à travailler sur des thèmes que nous leur proposons. Chaque année, nous avons la chance et le plaisir de le réaliser avec des artistes de haut niveau. Nous avons travaillé avec des personnes aussi variées que Pigalle, Little Bob, Les Vampas, Love Bizarre, Les Innocents, Patrick VERBECK et l'an dernier Zebda, nous avons également travaillé avec le groupe Massilia Sound System. Nous avons traversé toutes les esthétiques et l'an dernier nous avons eu le bonheur de travailler avec Zebda pendant 10 jours, ils répétaient à la Pêche qui est un lieu de concert à Montreuil dans lequel les collégiens et lycéens ont eu l'occasion de rencontrer les membres du groupe, de discuter avec eux, d'assister à une répétition, moment intéressant où l'on se rend compte que la chanson que l'on entend à la radio peut avoir d'autres formes que celles que l'on entend tous les jours. Il y a un travail de relation à la création qui est assez intéressant. Chaque année l'histoire se conclut par un concert du groupe invité qui est un concert privé auquel assistent exclusivement les collégiens et les lycéens qui ont participé à l'opération. Le mécanisme est relativement simple, ce que je veux surtout en dire, c'est que j'y attache beaucoup de prix principalement dans cet objectif qui est vraiment d'inviter les gens à réfléchir sur leur goût et à le construire. De ce point de vue, je vais peut-être être dissonant mais j'ai toujours accueilli avec beaucoup de défiance la sainte trilogie que l'on nous propose régulièrement : « jeunes, quartier et cité », puisque nous avons toujours refusé de travailler dans les quartiers mais plutôt dans les collèges qui sont des endroits où tout le monde est à égalité. Des professeurs ont pour fonction de transmettre un savoir et les jeunes sont à priori présents pour apprendre. Notre objectif est éducatif, on ne s'en cache pas, nous ne sommes pas là pour promener des artistes prestigieux devant des jeunes. Nous avons donc toujours eu cette réserve par rapport à cette sainte trilogie en préférant considérer que dans un département comme la Seine Saint Denis, malgré toutes les images d'épinal que nous pouvons avoir, nous avons d'abord à faire à des gens normaux qui ont envie d'apprendre et de savoir. A partir du moment où nous créons des dispositifs qui ne coûtent pas excessivement d'argent, que nous arrivons à réunir des enseignants, des associations locales, des lieux de culture pour faire vivre ce type de projet, nous arrivons à des résultats qui n'ont rien d'extraordinaire mais qui au bout du compte procurent beaucoup de plaisir et de satisfaction de la part des lycéens et des collégiens. Ces projets n'ont rien d'exceptionnels mais il est tout de même important d'obtenir au bout du compte des documents écrits remis par les élèves dans lesquels ils discutent des goûts qui sont les leurs. L'idée d'expliquer pourquoi on aime ou on aime pas nous semble véritablement féconde.

Jean-Pierre LORIOU – Voici une démarche clairement d'éducation artistique qui se situe dans les collèges et les lycées mais toutefois en marge du système d'enseignement. La mission d'une action culturelle d'un rectorat est d'essayer de se situer quant à elle au cœur des dispositifs éducatifs et des pédagogies. Le débat va peut-être aussi porter sur non seulement la reconnaissance mais également l'usage que nous pouvons faire de missions éducatives extérieures à l'école ou dans le cadre de l'école. Ce sont des points sur lesquels il faudra revenir. Je parlais des frontières heureusement poreuses des cultures urbaines. Il y a aussi bien sûr le multimédia, les nouvelles technologies, les nouvelles images. Je donne la parole à Manu VERGES de la Friche La Belle de Mai pour une présentation rapide de son action.

Emmanuel VERGES, Responsable du programme multimédia de la Friche La Belle de Mai à Marseille – Je travaille à la friche La Belle de Mai depuis maintenant 3 ans et nous développons un projet de lieu, je parlerai plutôt du point de vue culturel puisque nous avons été labellisé en 1998 par le Ministère de la Culture dans le cadre de programme de lieux d'accueil et de lieux d'atelier, un programme qui s'appelle « les espaces culture multimédia ». En deux mots, la friche La Belle de Mai est un lieu de création et de diffusion à Marseille qui accueille entre 300 et 350 personnes chaque jour : des artistes, des opérateurs, des producteurs, des personnes qui participent à des ateliers, dans toutes les disciplines artistiques le théâtre, la danse, la musique, particulièrement le rap et le sample mais aussi les arts plastiques, la vidéo, la radio et d'autres formes artistiques installées dans l'ancienne manufacture de la SEITA sur 4 hectares de friche industrielle.

« L'espace culture multimédia » est un lieu qui est géré par 4 animateurs multimédia dans lequel nous organisons à la fois de l'animation avec chaque jour de l'accueil public, de l'initiation sous la forme d'ateliers de navigation pour découvrir et s'approprier l'outil Internet ou d'ateliers écriture pour créer des sites, que nous réalisons essentiellement avec un public scolaire de la proximité parce que nous sommes dans l'un des premiers quartiers nord de Marseille, dans la contiguïté avec les écoles primaires, les collèges et les lycées. Nous le faisons à partir des demandes d'instituteurs ou de professeurs mais nous commençons à l'envisager plus globalement, c'est une question qui reviendra vis à vis de l'Education Nationale, du côté culture avec la ZEP implantée sur notre quartier. Troisième action : nous produisons des sites Internet, nous réalisons un travail d'édition et de création avec les artistes qui sont résidents à la friche La Belle de Mai. Nous faisons ce triple travail d'animation, d'initiation et de production dans une démarche de recherche d'exploration des formes d'écriture et de lecture multimédia reposant sur les aspects fondamentalement innovants du multimédia : il permet maintenant de créer de nouveaux langages qui sont nécessairement à travailler avec à la fois des pédagogues, des artistes, des publics, des amateurs et des professionnels, il permet en capacité technologique de recevoir l'intégralité du contenu du réseau à partir d'un seul endroit, l'ordinateur connecté, il donne aussi la possibilité pour la première fois d'être éditeur de sa propre information, c'est-à-dire d'avoir la capacité d'être acteur sur le réseau et de faire acte de transmission de savoir. Le multimédia est un outil à la fois de médiation voire de socialisation d'une œuvre artistique et de diffusion et d'un autre côté de création et d'édition, c'est-à-dire à la fois un espace mixte entre une radio et une bibliothèque qui est un espace éminemment mixte parce qu'il permet d'associer des formes (texte, son, image animée qui permet de lier les informations entre elles) et un espace de mixité des contenus où l'on peut trouver à la fois le travail de danseurs et de musiciens conjoints sur une même page traitée de manière très proche. Nous allons essayer de travailler sur ces principes d'écritures mixtes avec le public et des artistes essentiellement venus du spectacle vivant, des metteurs en scène de théâtre mais aussi des musiciens pour fonder, comme elles ont été fondées précédemment dans le cinéma, en littérature ou en théâtre, de nouvelles formes artistiques et peut-être, dans le futur, rajouter dans les critères de l'Education Nationale une autre discipline artistique. On parle déjà de « Web Art », basée sur le langage multimédia.

Jean-Pierre LORIOL – Ce n'est pas uniquement en terme de prestataires de services, très hautement techniciens que vous vous présentez mais aussi comme des artistes qui présentent des propositions artistiques avec les enseignants et avec les jeunes dans la friche.

Emmanuel VERGES – nous ne sommes pas des artistes, nous sommes des « metteurs en page multimédia », des concepteurs multimédia, nous commençons à détenir les premières formes d'écriture, les embryons mais nous allons travailler ces nouveaux langages dans des logiques de médiation. Nous sommes des médiateurs plutôt que des artistes ou de simples prestataires techniques.

Jean-Pierre LORIOL – Ce matin, vous avez encadré avec les membres de votre équipe des ateliers tout comme vos 2 voisins de gauche qui appartiennent au groupe ULTIM POWER. Ils vont se présenter et parler de leur travail avec les jeunes depuis 3 jours.

LOGAN, membre du groupe ULTIM POWER, association Rap A Cité Productions – Je vous présente mes collègues, à ma gauche DJ NAS qui anime l'atelier MAO (Musique Assistée par Ordinateur), à ma droite DJ MABOUL qui a animé avec moi l'atelier écriture. Au début, il y a 10 ans, nous avons créé un groupe de rap originaire de Nantes. Nous avons voulu nous structurer pour promouvoir dans un premier temps la culture Hip-Hop et pour être autonome sur notre travail parce qu'aujourd'hui beaucoup de choses sont récupérées, notamment dans l'art du rap. Dans un deuxième temps, nous avons aussi voulu nous structurer pour savoir comment nous pouvions vivre de notre passion, tout en sachant aussi que nous voulions promouvoir la culture Hip-Hop en transmettant ce que nous faisons. Pour nous, c'est une grande richesse qui mérite d'être apportée aux autres, autant le faire si nous en avons les moyens. Nous avons voulu nous constituer en association et nous avons créé Rap A Cité, il y a 3 ans. Nous avons commencé par animer des stages dans les maisons de quartier auprès des jeunes. Petit à petit, nous avons vu que cela fonctionnait bien donc nous avons continué. Ensuite on nous a fait appel pour diverses manifestations, des festivals, etc. Puis nous avons animé des stages en partenariat avec l'Education Nationale, nous intervenons beaucoup dans les écoles sur toute la France. Nous avons également animé des stages dans le milieu carcéral. Pour nous, ces stages sont plus que bénéfiques car ils apportent beaucoup aux jeunes, ils leur permettent de se réapproprier l'écriture, de prendre connaissance de certaines choses. Ils se reconnaissent beaucoup dans le rap il leur est donc peut-être plus facile de s'exprimer ainsi que de prendre un dictionnaire lorsque un professeur leur impose. Je suis pas là pour juger tel ou tel travail mais lorsque l'on se reconnaît dans une chose on a plus de facilité à avancer dans celle-ci. Rap A Cité Productions gère Ultim Power qui représente l'artistique et l'aspect pédagogique constitué de stage, interventions et autres.

Jean-Pierre LORIOL – Il nous reste un dernier intervenant Gérard MENDY qui anime l'atelier Slam.

Gérard MENDY, membre du groupe Or Noir – Je viens de la Verrière dans le 78, à côté de Trappes. Je fais partie depuis 1995 du groupe Or Noir qui fait du Hip Hop R'n'b. Depuis 10 ans je fais de l'animation. Je suis également président de l'association Esqale qui est une association de promotion musicale qui s'occupe sur la région de Saint Quentin en Yvelines de l'organisation de concerts, de soirées, d'ateliers écriture, chant, rap et Musique Assistée par Ordinateur. Nous organisons depuis 1998 un tremplin Rap Ragga associé aux arts plastiques qui réunit les groupes yvelinois. La première édition était consacrée aux groupes Saint-Quentinois. Le groupe parrain de la manifestation en 1998 était MESURER, la

deuxième année NAP, à présent nous nous préparons pour la troisième édition. Je suis également animateur spécialisé des cours d'écriture, rap, chant, slam dans le 78, j'anime des cours sur Gennevilliers, je gère un local musique pour une douzaine de groupes aux styles divers sur la ville de Guyancourt.

Le slam est art oratoire qui est apparu à New York dans les années 80 : il véhicule une nouvelle approche spirituelle avec la particularité de se pratiquer sans musique, c'est de la poésie populaire qui émerge depuis une dizaine d'années en France avec des slamers tels que Pilot The Hot ou Nada. C'est un art axé sur le quotidien, proche du Hip-Hop Underground dans sa manière d'être pour ne pas être récupéré. Par rapport à cet atelier qui a été mené avec des jeunes d'Aubervilliers et de Montereau, j'ai essayé à partir de mon expérience dans le domaine musical, théâtral et audiovisuel, d'apporter cette approche très tournée sur la personnalité de chacun : nous sommes, je pense, tous un peu timides, dans notre manière d'être en public ou face à nos parents, par le biais de l'écriture nous déversons nos pensées, nos frustrations et par ce moyen j'ai essayé de mettre à l'aise chaque personne, de leur permettre de dire devant leurs amis son texte, ses pensées, ses états d'âme pour ensuite le dire devant un public. Ce n'était pas facile. Au début nous avons travaillé sur une sorte de présentation en quatrain, ensuite nous avons travaillé sur les goûts de chacun, j'aime/je déteste, puis sur un fait divers qu'ils ont vécu et qu'ils devaient retranscrire en rimes. Le travail réalisé vous sera présenté tout à l'heure.

Jean-Pierre LORIOU – A côté des personnes qui se sont présentées, j'ai souhaité qu'il y ait Jean-Claude LALLIAS qui partage avec moi le fait d'être un béotien dans les cultures urbaines et à qui j'ai demandé d'intervenir sur la question de la sensibilisation ou de la formation des enseignants puisque Jean-Claude travaille en IUFM à la formation des futurs professeurs des écoles, en Seine Saint Denis à Livry Gargant.

Jean-Claude LALLIAS, IUFM – Je n'ai aucune compétence pour parler des cultures urbaines, j'en suis simplement un amateur, comme beaucoup d'entre vous. Ce que je connais, je le connais pour avoir vu notamment à la Villette, des prestations fascinantes extrêmement passionnantes sur le plan artistique mais je n'en suis pas ni un praticien ni évidemment un spécialiste. Par contre, je suis très intéressé par ce phénomène des cultures urbaines, parce que je crois y redécouvrir très authentiquement des forces de paroles un peu comparables à ce qui s'est passé dans certaines formes de la création théâtrale, territoire que je connais mieux puisque j'y travaille. Je pense que la question de la place des cultures urbaines dans l'école est la même question que la place des cultures contemporaines à l'école, c'est-à-dire la place d'une sensibilité contemporaine que portent la plupart du temps des publics qui peuvent être minoritaires et que d'une certaine façon l'école a bien du mal à reconnaître.

Je travaille effectivement dans la formation des enseignants, globalement la culture qu'ils reçoivent à l'université est une culture que l'école reconnaît puisqu'elle les diplôme et les admet pour pouvoir enseigner. Dans le lieu où je travaille, à l'IUFM de Créteil, qui forme les futurs enseignants de banlieue, j'entends des priorités : être enseignant en Seine Saint Denis et en banlieue. Quand je regarde les étudiants qui arrivent, hormis quelques uns qui ont fouillé dans les coins et sont passionnés par les questions artistiques, beaucoup les ignorent complètement. Ce n'est pas une accusation mais je pense en fait que la fabrication par l'université de ce que nous appelons une culture reconnue passe globalement à côté de formes nouvelles. Je crois que beaucoup de dysfonctionnements dans l'Education Nationale aujourd'hui, y compris dans la formation des enseignants, viennent du fait de ne pas travailler à l'identité professionnelle des futurs professeurs en les mettant en prise avec les vraies problèmes contemporains. Je crois qu'ils le vivent mal, ils ont souvent de difficultés à reconnaître et à comprendre les jeunes qui sont en face d'eux, qui ont des valeurs différentes, des formes d'expression différentes. Je pense que nous ne pouvons faire autrement que de passer par l'échange : pour transmettre quelque chose aux autres, il faut aussi admettre qu'ils vous transmettent aussi quelque

chose. Je pense très sincèrement et sans démagogie qu'il faudrait impérativement que dans les lieux de formation, les étudiants de l'IUFM puissent au moins connaître la manifestation qui s'ouvre aujourd'hui à la Villette, qu'ils voient les productions extraordinaires produites au sein des cultures urbaines, qu'ils essaient de comprendre d'où elles viennent, pourquoi elle sont aussi l'expression d'un malaise qu'elles transforment en prodigieuse force d'initiative. C'est vraiment une chose à analyser et à comprendre pour quelqu'un qui veut travailler dans les banlieues.

J'ai 3 interrogations qui ont à voir avec les questions que je me pose par rapport au théâtre contemporain parce que je suis fasciné par le fait que l'on développe les pratiques théâtrales depuis 20 ans dans ce pays avec toujours cette ambiguïté : s'agit-il de faire une culture de patrimoine, c'est-à-dire une nouvelle culture reconnue, décidée par les autres ou s'agit-il de donner aux jeunes la possibilité de comprendre que pour eux le théâtre peut faire sens dans leur présent ? Je me souviens des difficultés que nous avons eu à nous faire comprendre de faire lire Koltès à des collégiens et des lycéens. Koltès c'est la culture urbaine, c'est le grand écrivain des villes avec une force d'écriture extraordinaire sur les malaises de la société contemporaine. La difficulté pour l'Education Nationale a été de reconnaître la nécessité de faire ce travail sur les auteurs contemporains, ce n'est pas du tout gagné pour le théâtre et j'imagine que c'est loin de l'être pour le Hip-hop à l'école. Voici 3 questions qui vont permettre d'aller vers le débat :

- L'école peut-elle vraiment accueillir et recommander la culture Hip-Hop qui naît à ses marges dans la contestation même de l'école ? Je pense qu'une part importante de la culture urbaine aujourd'hui et de ces mouvements populaires sont issus de milieux qui ont une malaise avec les normes de l'école. Comment l'école pourrait-elle reconnaître des expressions qui la contestent violemment, sans se changer elle-même ? Ces modes de transmission ne sont pas ceux des forces créatives qui sont à sa porte.

- Deuxième question : l'école peut-elle vraiment s'engager de façon massive, donc pour la majorité des élèves en particulier des zones urbaines et suburbaines, dans des pédagogies actives, c'est-à-dire faire découvrir directement les choses : c'est en les faisant qu'on les comprend, c'est en agissant qu'on les réfléchit et en les réfléchissant que l'on a envie de les faire. Est-ce vraiment possible, dans la mesure où cela prend énormément de temps, d'énergie, c'est de fait plus coûteux que lorsqu'un professeur parle et que les élèves écoutent. L'école peut-elle vraiment intégrer les formes de pédagogies actives qui se cachent derrière les formes artistiques dont nous parlons ? A t-elle les moyens, l'énergie, l'espace financier nécessaire ?

- Dernière question : l'école a t-elle la capacité de former de futurs enseignants afin qu'ils deviennent guetteurs et éveilleurs de ce qui se passe dans les milieux sociaux dans lesquelles ils travaillent ? C'est un enjeu de formation : voulons-nous oui ou non que cela fasse partie de l'identité professionnelle des nouveaux professeurs, qu'ils soient conscients de ces phénomènes et que cela fasse partie de leur identité professionnelle donc de leur culture.

Jean-Pierre LORIOL – Je vais rapidement compléter l'intervention de Jean-Claude mais auparavant je voudrais rappeler la règle du jeu. Nous sommes dans un forum donc la parole n'est pas d'un côté et l'écoute de l'autre, la parole est aussi pour vous. Je vais vous faire part très rapidement d'une enquête tout à fait empirique que j'ai réalisée avant de venir ici animer ce débat, ensuite je vous donnerai la parole.

J'ai voulu interroger une dizaine de personnes, des enseignants car lorsqu'on parle d'action en milieu scolaire, c'est un concept, en vérité il n'y aurait pas d'éducation artistique ou d'action culturelle à l'école sans les enseignants. J'ai également interrogé des artistes et j'ai entendu 2 types de réponses qui sont violemment contradictoires, très simplificatrices par rapport à ce que vient de dire Jean-Claude mais qui

sont symptomatiques de la situation et de la difficulté pour l'école dans son ensemble, les instituteurs, les professeurs de s'emparer de ces formes artistiques nouvelles. Dans un premier temps on m'a répondu « c'est de la démagogie » en pensant au Hip-Hop, au rap qui sont les formes les plus visibles de ces cultures nouvelles, « cela ne m'intéresse pas, nous ne sommes pas là pour ça, les jeunes n'ont pas besoin de nous pour le faire ». Voilà les réponses que j'ai obtenues, j'essaie réellement de me faire le porte-parole de l'état des lieux. De l'autre côté, j'ai entendu : « Attention, il va y avoir un détournement, une récupération, un appauvrissement, une réduction de notre art, de nos pratiques, nous allons être utilisés par l'école pour faire passer autre chose ». Il y a donc une double position assez contradictoire qu'il faudrait, bien entendu, tenter de dépasser, la perspective étant de se placer dans le cadre d'une recherche artistique et pédagogique, d'une modification des comportements. Evidemment à terme cela pose la question du changement de l'école et la question des formations. Un autre argument que j'ai pu entendre était : « ce n'est pas possible parce que ce sont des arts très codifiés, très pauvres et la fonction de l'école est de transmettre des savoirs que ne sont pas le Hip-Hop ou la danse contemporaine, etc. ». Ce sont des gens qui sont un peu mieux informés qui disent que le Hip-Hop a une grammaire très figée, qu'il est très fermé et que sa fonction est sociale et non artistique. C'est une critique très souvent faite par des personnes qui ne se désintéressent pas de la question de l'artistique à l'école mais qui ne sont pas « branchés » par les formes regroupées sous l'appellation cultures urbaines en indiquant qu'elles sont des formes artistiques pauvres. Ceci est un constat basé sur quelques réactions mais qui peut permettre de lancer le débat (...) et de déterminer les chemins, les moyens et les motivations, qu'est-ce que l'école et les artistes ont à gagner dans ce mélange entre élèves, artistes et professeurs dans le cadre des activités des cultures urbaines. Qui veut prendre la parole immédiatement pour réagir sur tout ce qui a déjà été agité ?

Intervention du public – Je m'appelle Mustapha, j'habite à Beauvais dans l'Oise et je suis animateur professionnel. J'ai trouvé que la présentation était un peu longue. Je voulais intervenir à propos de la formation des enseignants. J'ai l'impression aujourd'hui que l'école reste un milieu assez fermé, nous avons l'impression d'une part que les instituteurs et les professeurs détiennent tout le pouvoir et tout le savoir alors que d'autre part nous avons le sentiment aujourd'hui que l'Education Nationale s'intéresse à un nouveau fléau qui est celui du Hip-Hop, qu'elle est consciente de passer à côté de quelque chose et donc qu'elle a envie un peu de le récupérer. Tout à l'heure, le groupe Ultim Power parlait de récupération et j'ai l'impression qu'aujourd'hui l'Education Nationale souhaite récupérer.

J'ai une question à poser à l'Education Nationale : serait-il possible, comme on embauche des hommes d'entretien ou des secrétaires dans le milieu scolaire, de recruter des animateurs professionnels qui pourraient intervenir sur le secteur culturel, aussi bien le théâtre que la danse ou la peinture, au lieu de former des professeurs dont le premier objectif est d'enseigner un savoir ? Deuxième point, Mr Edgar GARCIA est intervenu tout à l'heure en disant que par rapport au projet qu'il mettait en place, il y a toujours un objectif éducatif et qu'il n'était pas là pour « s'amuser », personnellement en tant qu'animateur professionnel, lorsque je monte des projets avec des jeunes, ce n'est pas toujours pour s'amuser, c'est aussi parce qu'il y a un objectif éducatif et pédagogique derrière. On imagine un peu tout et n'importe quoi derrière le rôle de l'animateur alors que c'est une vraie profession. Ce sont des gens qui suivent plusieurs années de formation, qui étudient des comportements, des façons de réagir et de transmettre des savoirs. L'animateur n'est pas là pour « faire mumuse », il se situe au cœur des problèmes de la cité et actuellement il a beaucoup de mal à travailler avec cette grande institution qui est l'Education Nationale et qui a toujours aujourd'hui malheureusement ses grilles fermées.

Jean-Pierre LORIOU – Je ne vais pas répondre à tous les points abordés, je ne suis pas l'Education Nationale, je travaille pour l'Education Nationale et avec une mission précise : celle de mettre en relation les enseignants et à travers eux les élèves avec les artistes. Je pense que nous faisons la

même chose, vous dans votre secteur, moi dans le cadre de l'Education Nationale, c'est-à-dire dans le temps scolaire. Je pense qu'il n'est pas utile d'opposer les 2 choses, il y a une complémentarité dans la vie : lorsqu'un élève cesse d'être un élève, il reste une personne, s'il rencontre dans sa ville ou son quartier d'autres propositions de travail cela ne peut être que formidable. Je crois qu'il ne faut pas essayer de réduire le débat en terme institutionnels un peu pauvres. Quant à la récupération, personnellement, je ne sais pas ce que cela signifie. Je ne sais pas exactement de quoi vous avez peur mais il n'y a de peur à avoir. Edgar GARCIA était interpellé, je suppose qu'il veut dire quelques mots, puis nous aborderons la question de la formation avec Jean-Luc WEINICH et Jean-claude LALLIAS.

Edgar GARCIA – Ma crainte est que nous ne puissions pas suffisamment discuter dans la salle. Je suis absolument d'accord. J'ai une grande estime pour les éducateurs, je pense qu'il en faut davantage et que c'est un vrai métier. Je faisais allusion au fait qu'à l'époque où nous avons lancé « Zebrook au Bahut », il y avait une opération qui s'appelait « rock au lycée » qui était très sympathique mais qui était suivie par beaucoup de caméras de télévision, des artistes prestigieux étaient conviés, il y avait un débat qui n'était pas préparé et c'est tout. Je voulais dire par là que nous avons besoin de dispositifs pérennes, durables, outillés par des gens dont c'est le métier et qui disposent de moyens financiers pour le faire. De ce point de vue, c'est une revendication à porter aussi bien dans les collectivités territoriales puisque je travaille dans un Conseil Général qu'à l'Education Nationale, que dans des structures qui sont des structures à travailleurs sociaux au statut plutôt variable.

Il y a une chose qui me paraît importante de mesurer : aujourd'hui lorsque nous parlons d'Education Nationale et de culture, l'un des problèmes est que nous sommes dans un pays qui a renoncé ou qui n'a pas encore décidé de considérer qu'il y a une véritable priorité éducative à fournir en France. Cela passe par des moyens, par des ambitions. Je suis stupéfait de voir comment les ambitions sont vite rabotées. Par exemple, les plans éducatifs locaux peuvent être une chance fantastique, à partir du moment où il y a une grosse ambition. J'ai le sentiment que nous avons besoin d'avoir cette visée, ce qui ne nous empêche de discuter au jour le jour car nous avons besoin de construire cette ambition. Notre pays est un peu en décalage. Ce qui s'est produit en Seine Saint Denis il y a 2 ans, « c'était pas du flan ». Lorsque les gens se sont mis en grève, c'est parce que c'était devenu insupportable. Lorsqu'il y a eu la dévolution des lycées aux conseils généraux par l'Education Nationale, au terme de la loi de décentralisation, à populations égales, il y avait environ deux fois moins de capacités d'accueil en Seine Saint Denis qu'à Paris. Il y avait encore une vingtaine de collèges Pailleron, c'est le nom d'un collège dans le 19^{ème} arrondissement qui a brûlé en 1972 et dans lequel des collégiens sont morts. Le lendemain, tout le monde se ruait devant les caméras pour déclarer qu'il n'y en aurait plus, que l'on construirait des bâtiments neufs. 20 ans plus tard, il y en a encore 20 en Seine Saint Denis. C'est à cela que je fais référence quand je parle d'ambition. Ce n'est pas uniquement une question de murs, c'est aussi la question de savoir ce qu'on y fait, pourquoi et pour quelle formation. Je termine en me demandant si la vraie audace aujourd'hui dans les collèges de banlieue n'est pas aussi d'aborder Bérénice de RACINE.

Jean-Luc WEINICH – Vous avez tout à fait raison de revendiquer votre rôle d'animateur. On parle de problème d'Education Nationale et à l'ACT, nous avons eu la volonté de travailler avec des animateurs professionnels et nous nous sommes heurtés à un problème de compétences. Comme je l'ai dit en introduction, l'ACT met en place des ateliers en milieu scolaire et nous avons eu la volonté de co-piloter ces ateliers avec des animateurs professionnels associés à des professionnels du spectacle, metteurs en scène, danseurs, etc. nous nous sommes vraiment heurtés à ce problème de compétences et de formation. J'ai envie de vous poser une question : vous avez le statut d'animateur professionnel, continuez-vous à vous former à différentes disciplines artistiques autres que le Hip-Hop ? Vous pensez que l'école a des difficultés à s'ouvrir au Hip-Hop mais je crois qu'elle tente en tous les cas de s'ouvrir à

toutes cultures contemporaines, y compris le Hip-Hop. La problématique est de savoir si les animateurs professionnels qui revendiquent leur place ou leur statut sont en mesure de co-piloter des ateliers artistiques avec des artistiques. Nous évoquons à l'instant les PEL, peut-être pourriez-vous y trouver votre place ?

Intervention du public – Pour répondre à votre question je continue à me former comme la plupart des animateurs professionnels parce que nous avons toujours besoin d'apprendre, aussi bien sur la culture Hip-Hop qu'en allant voir une pièce de théâtre contemporaine, qu'en allant rencontrer des écrivains ou voir des impressionnistes à Anvers. L'animateur ne détient pas tout le savoir donc il a aussi besoin de travailler avec des artistes. L'animateur ne sera jamais un artiste mais un complément à l'artiste ou au professeur parce qu'il a peut-être une autre relation avec le public, avec les jeunes, les adultes. C'est une complémentarité aussi bien dans l'Education Nationale que dans le monde associatif. Pour répondre à votre question, je continue à me former et je continuerai encore.

Intervention du public – Bonjour, je me nomme Moussa, je fais partie d'une association de loi 1901. Nous parlons de l'Education Nationale mais où se trouve-t-elle ? J'aimerais savoir pourquoi aucune personne de l'Education Nationale n'a été conviée à cette réunion sachant que la plupart des interrogations lui sont adressées. Je pose la question à vous qui animez ce débat.

Jean-Pierre LORIOL – Jean-Claude et moi travaillons à l'Education Nationale. Nous ne la représentons pas parce que nous n'avons pas cette fonction ici, aujourd'hui. Quant aux personnes de la Villette qui ont souhaité organiser ce débat, elles n'ont pas pensé que l'urgence absolue était d'interroger l'institution. Mais en terme pratique, je peux vous répondre que l'Education Nationale est représentée dans la salle en la personne de professeurs et d'élèves qui ont depuis 3 jours, pour la première fois en ce qui concerne notre académie, eu un contact direct avec les formes qui leur ont été proposées de cultures urbaines. En terme d'éducation artistique reste à savoir quelle place globalement l'école donne à une sensibilisation et une connaissance des arts contemporains. La réponse à cette interrogation dépasse la question des moyens et des textes de loi. Les lois de l'Education Nationale et du Ministère de la Culture existent. Mais les réponses que je vous ai données tout à l'heure sont celles de professeurs et d'artistes. C'est dans la pratique de cet échange que nous pouvons essayer de répondre.

Intervention du public – Je me présente, Catherine DESNOT, je suis titulaire du diplôme universitaire de musicien intervenant donc j'ai la qualité d'intervenir en tant que musicienne dans les écoles. Il y a une phrase qui a été dite tout à l'heure sur laquelle je souhaiterais que nous approfondissions. Nous parlons de l'Education Nationale mais elle correspond à 3 endroits différents : concernant le financement, le primaire concerne plutôt les municipalités, les collèges le département, les lycées une autre structure. Ce ne n'est pas très facile. Je voudrais savoir ce que les jeunes attendent. Il est vrai que cette culture est née d'un malaise à l'école, on ne se sentait pas bien dans ces structures sociales organisées. Les jeunes ont-ils envie de retrouver ces cultures à l'école ? Certains ont participé ici à des ateliers peut-être programmés par l'école mais qui se sont déroulés en dehors de l'école. Le souhaitent-ils ? Il me semble important de le savoir.

Jean-Pierre LORIOU – Ces ateliers se sont passés pendant le temps scolaire, les élèves viennent des établissements d'Aubervilliers et de Montereau. Il ne sont pas en classe, cela se passe pendant le temps scolaire avec la volonté des professeurs et les autorisations nécessaires.

Jean-Claude LALLIAS – Je peux peut-être répondre à votre question sur la demande des élèves. Je ne suis pas élève ni l'Education Nationale mais je pense que dans la façon de poser la question, il y a un vrai problème dont devraient avoir conscience les jeunes qui sont dans la salle. L'école n'est pas seulement la réponse à la demande des élèves, sinon nous tombons dans une école marchandise où l'on vient consommer des « trucs », comme effectivement le Hip-Hop, un jeu d'échecs, etc. Ce n'est pas ça l'école quand même. C'est la base commune d'apprentissages qui va servir bien au delà des modes éphémères. Je pense que le Hip-Hop n'est pas une mode éphémère. Je pense qu'à l'intérieur du hip-hop comme dans tous les grands mouvements, il y a des gens, des talents qui ont développé des exigences de très haut niveau dans la création et qui rejoignent donc, qu'il s'appelle ou non Hip-Hop, les moteurs de créations que nous retrouvons aussi bien dans la musique contemporaine, que dans la danse contemporaine ou l'écriture. Il sont dans la même recherche d'exigence, ils ont une énergie. Je crois, c'est vrai, qu'il est intéressant et en même temps compliqué d'avoir affaire à des formes de la culture Hip-Hop très fondamentalement populaires, contestatrices des modes d'encadrement, en particulier des modes d'encadrement d'une société pauvre. C'est très difficile pour l'école parce qu'elle est l'une de ces institutions contestée par les mouvements de cultures urbaines, parce qu'elle a vieilli, qu'elle n'a pas su s'adapter à certaines populations, parce qu'elle transmet des valeurs qui ne sont plus tout à fait partagées. Elle est réinterrogée mais c'est d'autant plus passionnant. Demander aux élèves, je crois que c'est démagogique. Le devoir de l'école est de leur faire découvrir ce qu'ils ne connaissent pas. Le problème c'est qu'il faut aussi écouter leurs demandes. Si nous voulons leur faire découvrir ce qu'est l'écriture et la production de l'écrit, peut-être qu'aujourd'hui dans les banlieues, les modes d'écriture qui se sont dégagés des cultures urbaines sont des moyens extrêmement adaptés pour leur redonner de la parole, leur redonner du sens.

Ce n'est pas de la récupération. Ce que je veux dire à la personne qui parlait de récupération c'est que l'école n'a jamais fait que récupérer, elle n'a jamais inventé, elle a récupéré les grands mouvements intellectuels, les grandes découvertes artistiques et elle tente de les transmettre. C'est tant mieux pour la culture Hip-Hop si l'école reconnaît en elle un moteur de création et ne la récupère pour une question de mode démagogique. Je disais à un jeune rappeur dans un autre débat : « écoute, c'est formidable d'être reconnu mais cela ne doit pas vous obliger à faire allégeance, que vous soyez reconnus comme ayant apporté des choses qui perturbent, qui interrogent mais dont on reconnaît l'extraordinaire qualité inventive ». Quand nous voyons certains spectacles programmés ici à la Villette ou ailleurs, nous ne pouvons pas ne pas y trouver une force artistique intéressante. Encore une fois, il faut être reconnu parce que c'est important mais l'institution scolaire doit faire attention de reconnaître sans obliger à faire allégeance, c'est-à-dire à se taire quand on a des choses à dire. Le problème est de ne pas demander à la culture Hip-Hop de se coucher quand elle entre à l'école.

Intervention du public – Je suis Jean-Philippe CORVO de l'association Hip Hop Héliopolis qui est implanté à Garges les Gonesses, je suis le secrétaire général. Nous avons fait la demande à la Villette de proposer ce thème de table ronde l'an passé. Il a été validé cette année et nous en sommes très contents.

Nous avons eu l'occasion de mener un travail assez approfondi avec une classe, nous travaillons déjà avec différents établissements scolaires sur la ville de Garges, des écoles et des collèges dans le cadre de la culture Hip-Hop. Je vous ai amené justement une de nos réalisations, un CD.

L'histoire de ce CD est la suivante : dans le cadre de la Coupe du Monde de Football, il y a eu un concours lancé en direction de toutes les écoles de France par le Ministère de l'Education Nationale sur une création libre autour des valeurs du sport, de la fraternité et de la citoyenneté. Connaissant déjà nos activités sur la ville de Garges, l'institutrice nous a fait appel en disant : « La pratique du Hip-Hop se développe de plus en plus, il y a une réelle demande de la part des jeunes, pourrions-nous réfléchir à un projet dans ce domaine ? » Nous nous sommes réunis, nous avons travaillé et nous avons finalement choisi de faire un hymne de rap. Les enfants ont effectué le travail de construction, de recherche et de création. Il faut savoir, en ce qui concerne la discipline du rap dans la culture Hip-Hop, que cela part d'un mouvement de contestation. Il ne s'agit pas d'orienter la recherche des enfants vers une direction spécifique mais au contraire de les laisser s'interroger et ensuite de les aider à trouver des solutions.

Dans le cadre de ce travail, l'institutrice a choisi comme axe de recherche Martin LUTHER KING et le problème des droits civiques aux Etats-Unis. Les enfants ont réalisé un travail de recherche sur leur vraie place dans la ville. L'institutrice a dit : « j'ai vu une classe avec des gamins plutôt mal partis dans leur vie et revenir à des comportements plus responsables, se donner des objectifs, se donner aussi les moyens de les réaliser et s'intéresser non pas à ma discipline, le français mais s'intéresser à toutes les disciplines, aussi bien les mathématiques, que la géographie ou l'anglais ». Ces enfants ont travaillé d'arrache pied avec nous. De par l'expérience que nous avons, je dirais qu'il ne faut pas demander à un instituteur ou à une institutrice de mettre un survêtement et de faire du Hip-Hop, je pense qu'il faut être suffisamment humble pour reconnaître que l'institutrice ne peut pas le faire pour 2 raisons : premièrement parce que c'est une surcharge de travail importante, deuxièmement parce qu'il y a une maîtrise d'informations concernant ces cultures que l'institutrice ne possède pas. En revanche, il faut avoir une ouverture d'esprit suffisamment grande pour travailler en partenariat. C'est ce que nous faisons avec les établissements, il y a une convention tripartite entre notre association, la direction de l'établissement et le maire de la ville, où nous nous mettons d'accord sur un axe de travail dans le domaine du graff, du rap ou un axe de la danse. Ensuite nous faisons appel à des artistes, des gens confirmés qui ont une certaine maîtrise de l'art et qui interviennent dans l'école. Autre avantage : l'instituteur ou l'institutrice laisse le champ d'action à cet artiste qui va prendre en main la classe, dans l'espace de travail, va amener les enfants à s'ouvrir sur le monde qui les entoure, sur eux-mêmes, à s'interroger par rapport à leur questionnement interne, à trouver des réponses et par la même occasion à découvrir la beauté artistique du Hip-Hop. Nous avons passé un concours local, départemental et régional que nous avons remporté ainsi qu'un concours national. Les enfants ont travaillé une petite chorégraphie, le jour où ils ont présenté leur œuvre, ils ont même fait pleurer certains membres du jury. Nous avons été très surpris de recevoir, à peine une semaine et demie après, un coup de fil du Ministère de l'Education Nationale nous demandant un rendez-vous. Nous sommes allés avec l'institutrice, la mairie et l'association rencontrer le chef de cabinet du Ministre pour discuter. Nous avons eu, relativement à ce projet un article d'une page dans le Parisien, les enfants ont déclaré dans cet article : « nous sommes fiers de nous » et nous nous sommes dit « c'est fabuleux le travail que nous avons effectué » parce que des enfants qui habituellement traînaient la patte pour aller à l'école et qui n'étaient pas très passionnés par ce qui s'y déroulait sont tout d'un coup intéressés et sont même fiers du travail qu'ils ont réalisé.

Nous avons donc monté un dossier, nous avons sollicité des fondations, notamment la fondation France Télécom et nous avons obtenu une dotation du Ministère de la Jeunesse et des Sports ainsi que de la mairie. Nous avons pu ainsi réaliser un CD 2 titres en 15000 exemplaires, enregistré dans un studio professionnel avec les enfants et avec le groupe KJH qui le a entraîné dans la découverte du rap, nous avons aussi travaillé sur les textes d'artistes confirmés tels que le groupe IAM, MC Solar, etc. Les enfants ont découvert que les artistes qu'ils aimaient maîtrisaient parfaitement cette langue qui pour certains était peut-être rébarbative au départ, ils ont un peu découvert la beauté linguistique de la langue française. Je dirais en toute sincérité que nous nous sommes arrêtés aux notes, c'est-à-dire que lorsque nous avons fait le bilan de l'année avec l'institutrice, nous nous sommes aperçus que les

enfants qui étaient en difficulté scolaire avaient réalisé un véritable bond en avant parce qu'ils étaient tout d'un coup motivés par l'école. Nous avons constatés de très nettes progressions scolaires. Ce qui m'a surpris lorsque nous avons fait la réunion avec les parents d'élèves, c'est que les parents n'étaient pas vraiment marqués par les notes mais plutôt par la personnalité de l'élève qui s'est révélée. Un enfant habituellement un peu timide à l'école s'est tout à coup affirmé. Dernière chose, dans le cadre des samedis libres, nous avons voulu montrer aux jeunes que dans la culture Hip-Hop, il existe toute une série de professions. Nous avons eu la chance d'accueillir à l'école l'un des chorégraphes de Mickäel Jackson qui est allé danser devant les enfants, il a été interviewé, nous avons fait venir des journalistes de magazines spécialisés Hip-Hop, des ingénieurs du son, des personnes qui travaillent dans la communication, une chargé de relations presse et les enfants ont découvert ces professions.

Jean-Pierre LORIOL – Excusez-moi, je ne veux pas vous censurer mais je dois garder aussi un œil sur la montre et laisser réagir la salle. Les résultats de l'expérience que vous nous avez relatée ne sont pas spécifiques à une action propre au Hip-Hop. Tous ceux qui ont mené une action culturelle et artistique sont arrivés aux mêmes constats que vous, la difficulté consistant à passer de la conviction individuelle des enseignants et des membres de l'institution à une véritable volonté politique de manière à l'organiser, à la démultiplier et en trouver les moyens. Vous avez parlé d'ouverture d'esprit à propos de l'institutrice, les formations commencent aussi par l'information c'est ce que vous appelez l'ouverture d'esprit, c'est-à-dire la sensibilisation et l'ouverture à des formes nouvelles. Vous avez dit aussi « l'institutrice nous a laissé intervenir », c'est souvent ce qui se passe et ce n'est pas forcément très bien. La formation n'est pas faite pour que les instituteurs et les professeurs sensibilisés ou convaincus se mettent tout d'un coup à ouvrir leurs portes en disant à des artistes, si bons soient-ils, ou à des animateurs, si bien disposés soient-ils, « voici mes élèves, intervenez », ce n'est pas cela que nous essayons de mettre en place pour déboucher sur une politique. Il faut que cette institutrice reçoive une formation de façon à ce qu'elle puisse ensuite, non pas être autonome sur le plan artistique mais autonome dans la construction d'un projet partenarial qui change son propre rapport et ses propres pédagogies en classe. Cela dépasse largement, pardonnez-moi de vous l'indiquer, le premier pas que vous avez décrit. C'est un premier pas qui n'est pas inutile mais ce n'est qu'un premier pas.

Jean-Philippe CORVO – Quelques précisions, si vous me le permettez. Premièrement nous avons travaillé sous la forme d'un atelier, deuxièmement, naturellement nous avons travaillé en étroite partenariat avec l'institutrice. L'axe de travail a été défini ensemble.

Jean-Claude LALLIAS – Sur le plan du travail avec un instituteur ou un professeur, quand j'ai entendu des mômes rire et applaudir lorsque nous disions que la prof d'histoire-géo ne devait pas se mettre en jogging pour faire du Hip-Hop, ce n'est vraiment pas le problème. Il s'agit, dans la formation des enseignants de leur faire comprendre des démarches artistiques, que ce soit dans le Hip-Hop ou ailleurs dans lesquelles ils peuvent être moteurs. Je crois que rien n'est pire pour un enseignant que d'avoir un orphelinat en face de lui, c'est-à-dire de laisser ses élèves pour des choses vraiment très attrayantes et se les récupérer pour tout ce qui ne l'est pas. Je crois que le problème de la formation est de préparer d'abord les enseignants à ne pas méconnaître ces formes de culture. Il faut les former à pouvoir goûter eux-mêmes ces formes de culture, y compris en les pratiquant. Je me rends compte du temps qu'il faut mais avec votre système il faudrait que le prof de mathématique invite les gens qui travaillent au CNRS, il serait incapable de transmettre à lui tout seul les bases mathématiques.

Jean-Pierre LORIOU – Pour ne pas bloquer dans un dialogue, nous allons passer la parole pour une autre intervention.

Intervention du public – Je voulais dire qu'il y a toujours eu des contre culture, la culture urbaine on l'appelle ainsi parce qu'elle est née dans la rue, elle grandira dans la rue et crèvera dans la rue. A partir du moment où elle va aller à l'école, ce ne sera plus une culture de la rue, elle sera abandonner et quelque chose d'autre va naître.

Jean-Pierre LORIOU – Quelqu'un veut réagir à cette intervention qui a le mérite d'être très claire.

Intervention du public – Je suis animatrice de l'éducation populaire, je m'occupe des enfants dans la rue, des enfants de quartier, je m'occupe de cultures urbaines au sein d'ateliers que nous proposons aux enfants. Nous essayons d'établir un partenariat avec l'Education Nationale, objectivement ce n'est pas évident et effectivement je soutiens tout à fait ce qui a été dit par mon collègue animateur, dans le sens où un enseignant technicien en géographie ou en mathématique le restera car c'est sa fonction. Moi, en tant qu'animatrice polyvalente dans les arts de la danse et du théâtre, j'y resterai et je n'irai pas enseigner des mathématiques ou du français. Je suis tout à fait d'accord pour me mobiliser, pour donner envie aux jeunes de continuer à étudier jusqu'au bout et de leur donner envie d'avoir des loisirs qui leur permettent aussi d'évacuer tout l'enseignement. Maintenant quels sont nos moyens pour travailler ensemble, que peut nous proposer l'Education Nationale pour ouvrir les portes, pour que nous puissions monter des projets avec des artistes, à long terme, en lien avec l'école et en paix dans les quartiers ?

Jean-Luc WEINICH – La question que vous avez posée est un immense chantier que l'Education Nationale et la Culture essaient de mettre en place depuis de nombreuses années. Certains d'entre vous ont dit « l'enseignant doit rester à sa place, il est professeur de mathématiques, il restera professeur de mathématiques, moi j'interviens en milieu scolaire, qu'il me laisse tranquille dans cet atelier ». Je ne suis pas d'accord car nous avons besoin de formation aussi bien pour les animateurs professionnels que pour les artistes et les enseignants.

Intervention du public – Quel type de formation apportez-vous aux enseignants, est-ce sous forme de stages, 15 jours dans l'année, contrairement aux animateurs qui suivent plus de 18 mois de formation dans leur technique. J'aimerais pouvoir faire une comparaison avec la formation que vous apporter aux enseignants.

Jean-Luc WEINICH – Je crois qu'il faut se le dire : le rapport avec l'Education Nationale n'est pas du tout évident parce que la mise en place d'éducation artistique en milieu scolaire relève vraiment de la formation. Nous avons vu depuis un certain nombre d'années, par le biais de rectorat, d'inspections académiques que des actions de formation dans le cadre du PDF, Plan Départemental de Formation, et le PAF, Plan Académique de Formation ont été mises en place. Des stages à dominante artistique sont mis à leur disposition, ils peuvent se former sur une durée de 3 jours, d'une semaine avec des ateliers très fréquents. Mais je pense qu'avant de pratiquer ces disciplines artistiques, il y a un intérêt énorme à former tous les partenaires autour de ces ateliers à la conception de projets, à l'aide à la réalisation de projet. C'est vraiment la base de l'ouverture de l'atelier.

Comment peut-on concevoir un atelier, un projet avec un artiste, un animateur professionnel ou avec un enseignant ? Définissons nos rôles, c'est la clé du partenariat, trouvons une forme de collaboration, trouvons-nous une complémentarité, transmettons-nous mutuellement nos savoir faire. Je pense que si nous prenions le temps d'échanger avant d'ouvrir un atelier, avant de définir une thématique artistique, si nous prenions le temps de nous concerter autour de l'élaboration de ce projet, ce serait un bon point de départ. D'autre part, je pense que le rapport avec l'Education Nationale n'est pas évident parce qu'il y a maintenant une nécessité de former les enseignants en formation initiale et les structures culturelles ont intérêt à intervenir et à trouver d'autres formes de collaboration en IUFM. Nous parlons tout à l'heure de formation de chaînes éducatives, il est impératif d'intervenir en IUFM comme il est impératif de trouver d'autres formes de collaboration avec les inspections académiques, les IUN, les conseillers pédagogiques et revenir à l'essence même : qu'est-ce qu'un projet, comment peut-on définir l'éducation artistique et qu'est-ce que l'action culturelle ? C'est le serpent qui se mord la queue et il est urgent que l'Education Nationale et la Culture se rencontrent, définissent un contrat de collaboration avec différents axes pour que chacun trouve son rôle. En tant que structure culturelle, l'ACT souhaite pleinement que l'enseignant et l'artiste copilotent l'atelier. Il doit impérativement y avoir un échange de compétences au sein de l'atelier. N'oublions pas que ce sont les enfants, les élèves qui sont au cœur même de l'atelier, au cœur de la réflexion.

Intervention du public – Je m'appelle Didier, je suis étudiant en aménagement et développement du territoire appliqués au métier de la ville. C'est une formation qui existe depuis 2 ans. Parallèlement, je m'occupe d'une association en Bretagne dans mon village d'origine où j'ai organisé un festival qui a accueilli pour la première édition près de 10 000 personnes rassemblant des artistes des cultures urbaines de toute la France. Je voulais réagir à ce que vous dites, nous ne nous posons pas la question de l'école, ce qui importe en premier c'est de former des citoyens. Le Hip-Hop peut former des citoyens, Si les cultures urbaines sont partagées aujourd'hui par la jeunesse, autant s'en servir pour développer la citoyenneté.

Or prenons un exemple qui montre assez bien la réalité : dans les cours d'EPS, si nous faisons faire de la gymnastique aux élèves, c'est pour leur apprendre la motricité. A l'heure actuelle dans le 93, on constatait à travers une étude que les élèves avaient tous une note de 2 ou 3. Si on leur faisait faire de la danse Hip-Hop, ils auraient 15 ou 16 alors que cela développe les mêmes facultés de motricité. Si les professeurs sont réfractaires à l'entrée des nouvelles cultures, elles vont se développer à l'extérieur de l'école. Nous allons connaître le même problème qu'avec les langues minoritaires comme le breton : quand les gens sont allés voir l' Education Nationale pour monter des projets en collaboration, ils ont refusé. Aujourd'hui, nous sommes dans la situation où cela se fait en marge et l' Education Nationale n'a plus de contrôle. C'est la même chose avec le problème de la religion. La religion islamique, qui est la deuxième religion en France, n'est pas considérée par l'Etat, elle se propage dans des caves par des imams qui amènent l'intégrisme. Il faut que l'Education Nationale s'ouvre et réfléchisse et aborde tout de suite le débat sur la citoyenneté au lieu de faire des mathématiques ou de l'histoire.

Jean-Pierre LORIOL – Juste un point par rapport à ce que vous dites pour préciser de quoi nous parlons. L'entité Education Nationale ne décide pas sur le terrain, il s'agit de parler des enseignants, de monter des projets avec des personnes, cela ne signifie pas qu'elles se désintéressent institutionnellement de ce qui se passe dans le cadre du partenariat mais lorsque vous nommez et attaquez l' Education Nationale, parlez d'abord des professeurs.

Edgar GARCIA – Vous avez fait une allusion au 93 qui est très dangereuse mais je voudrais dire qu'il faut faire attention à ne pas surinvestir les « cultures urbaines ». Qu'aurions-nous dit, il y a 20 ans, à

l'époque où la Mano Négra occupait d'une manière importante un espace de pratiques culturelles dans lequel une grande partie de la jeunesse se retrouvait ? Faisons attention à ne pas surinvestir à un moment donné ces formes d'expressions artistiques, je ne dis pas de ne pas investir ou de ne pas les considérer mais faisons attention de ne pas leur faire dire plus qu'elles ne disent. Nous sommes dans une société qui a mal à sa jeunesse et qui cherche des para feux ou des contrevents, le Hip-Hop tombe d'une certaine manière à pic. Dans un certain nombre de cas, je sais comment les institutions qui sont en rade peuvent trouver dans des cultures urbaines d'aujourd'hui ou d'hier le moyen de dissimuler leur propre inanité. Faisons attention et prenons les choses pour ce qu'elles sont, ni plus ni moins. Faisons attention aux allusions comme celle du professeur de gym du 93 parce que tous les jeunes de ce département et tous les jeunes de France aujourd'hui ne sont pas au rythme du Hip-Hop et c'est tant mieux. Je pense qu'il faut avoir l'humilité de considérer qu'il y a des pratiques artistiques, des goûts et des expériences qui se partagent, nous pouvons avoir des grilles de lecture pour les comprendre et pour les apprécier sans pour autant être pratiquant ou militant.

Intervention du public – Je vais essayer de reprendre une question qui me semble au cœur d'un certain nombre de choses qui se sont dites et qui sont pour moi des questions de pédagogie. Dès que nous discutons entre animateurs et enseignants de pédagogie, c'est toujours un peu compliqué. La vraie question c'est comment les enfants construisent leur savoir et pas seulement comment on leur transmet. Il n'y a pas d'un côté une bonne façon de transmettre du Hip-Hop et de l'autre des mathématiques, c'est la même question.

Il est vrai que c'est difficile de discuter entre animateurs et enseignants de ces problématiques parce qu'il y a une chasse gardée de l'Education Nationale sur ce point. Il y a bien longtemps que je n'ai plus envie de me « farcir » l'institution, j'ai envie de travailler avec les gens qui sont motivés. Aujourd'hui, en particulier dans des départements comme le 93, je suis convaincu qu'il y a des enseignants qui ont envie de faire des choses avec nous et c'est avec ceux là qu'il faut agir. Je ne crois plus en la réforme de l'éducation Nationale.

Intervention du public – Je suis coordinatrice de ZEP dans le 19^{ème} et mon métier consiste à mettre en lien les gens du quartier, autant les écoles, que les collèges ou les associations. Je travaille aussi avec les éducateurs de rue, avec l'accompagnement scolaire. Nous avons travaillé autour du graff sur de tous petits projets mais que je crois qu'il ne faut pas voir trop grand, il faut voir les choses en petits morceaux. Nous avons effectivement utilisé beaucoup d'énergie avec très peu de moyens pour faire travailler par exemple une 3^{ème} d'insertion autour du graff qui a en même temps étudié Victor HUGO et RIMBAUD, ce n'est pas du tout incompatible. Nous pouvons essayer de réconcilier la rue et la culture classique en faisant des allers retours entre les deux. Si je n'y croyais pas je ne ferais pas ce métier.

Jean-Pierre LORIOL – A l'action culturelle, c'est ce que nous essayons de faire. Nous travaillons petit morceau par petit morceau pour en former un grand , en espérant que ce grand va faire bouger en terme institutionnel l'Education Nationale.

Intervention du public – Je m'appelle Nina, je suis en classe de première au lycée Malraux. Je voudrais simplement dire qu'en fait le rap est vraiment un moyen de s'exprimer et que ceux qui envie de rapper, que ce soit des enfants, des adolescents ou des adultes, je pense qu'il faut les laisser faire, que ce soit dans le cadre de l' Education Nationale ou dans la rue. C'est un moyen de s'exprimer et c'est vraiment important. Il vaut mieux dire ce qu'on pense par le rap plutôt que d'aller casser n'importe quoi

et d'user de la violence. J'ai une question à vous poser : écoutez-vous le rap parce qu'il y a un message derrière ou l'écoutez-vous par envie, pour le connaître ?

Intervention du public – Je m'occupe des Affaires Culturelles à Fontenay Sous Bois. Je voudrais revenir sur l'institution Education Nationale qui veut dire nation, école de la République. Lorsque j'entends des souhaits ou des affirmations de voir que ces responsabilités de l'action culturelle et artistique incombent au territorial c'est-à-dire à la commune, aux régions ou au Conseil Général, je me demande quelle est la place de l'Education Nationale, quelle est la place de la nation (...).

Il ne faut pas voir petit. Je comprend les artistes qui s'adressent à des individus parce que c'est moteur d'une dynamique mais pendant ce temps dans les écoles où il n'y a pas de véritable volonté, dans les villes où les maires ne sont pas volontaires, dans les départements où des Conseils Généraux où les présidents n'en n'ont rien à faire, des centaines et des milliers de gosses sont à la rue. Donc il faut mettre la barre très haut au plan de la nation toute entière, au plan de la République. Je tiens aussi à signaler que la République depuis longtemps, est basée sur la séparation de l'église et de l'Etat. Attention aux dérapages, l'Education Nationale ne doit pas se charger de l'enseignement de l'islam ou du bouddhisme, etc.

A l'école, il doit y avoir le respect de tous, c'est le lieu d'accès égal pour tous, à toutes les formes de la vie humaine, cela renvoie à une exigence fondamentale et extraordinaire mais politique de la nation par ses représentants pour mettre tous les moyens dans l'école de la République pour établir des équipes pédagogiques qui rassemblent à la fois des éducateurs et des professeurs de disciplines précises. C'est à travers la constitution d'équipes pédagogiques que l'on peut se comprendre et s'ouvrir à toutes les formes en développement et en mouvement. La culture est toujours en mouvement, des choses apparaissent et disparaissent mais en même temps, il reste le socle, la base qui est l'école de la nation, l'école de la République qui doit accorder tous les moyens pour mettre en place des équipes pédagogiques.

Rap A Cité – Je suis d'accord avec vous, nous essayons tous de voir gros et de voir loin tout en sachant qu'il faut s'organiser et réfléchir sur le problème. Le chemin est long. Comme le disait cette élève de première, le rap n'a plus aujourd'hui de réelle crédibilité. Je ne sais plus où est le message mais il est temps de s'organiser, de défendre les vraies valeurs et le sens du Hip-hop. Si nous avons du mal à nous organiser, c'est parce que le rap n'a plus la même valeur qu'il y a 10 ans. Se défendre contre l' Education Nationale , vouloir faire des projets, tout en sachant que nous sommes petits, c'est difficile. Je me dis que tous ensemble, nous devons essayer de faire des choses. J'aime bien le mot complémentarité, nous avons tous des choses à apprendre et recevoir de l'autre, c'est comme cela que nous pouvons avancer sans pour autant rejeter tel ou tel aspect.

Intervention du public – Sylvie MONLAHUC, metteur en scène et auteur dramatique. Je mène depuis plusieurs années des ateliers en milieu scolaire. J'ai une réflexion à voix haute à formuler : l'école peut-elle accueillir ce qui naît dans ses marges, comment l'école peut-elle reconnaître ce qui la conteste elle-même ? Que ce soit la culture urbaine dont je ne suis pas spécialiste et que j'apprécie en tant que spectatrice ou que ce soit mon domaine en tant qu'intervenante artistique, on vient forcément révéler de la marge, l'artiste vient de l'extérieur, du dehors. S'il a envie d'aller dans la classe, il a une relation avec un enseignant qui a du désir pour cette ouverture vers le dehors, il naît un échange entre le dedans et le dehors. Si il n'y a pas ce partenariat, ce désir commun, ce n'est pas la peine pour l'artiste de venir dans la classe et pour l'enseignant d'accueillir un artiste. Que cela soit pour les cultures urbaines, pour le théâtre qui est mon domaine ou pour toutes matières artistiques, les actions menées par un artiste en complémentarité du travail de l'enseignant ne doivent pas se faire dans la programmation scolaire.

Nous devons préserver ce dehors et ce dedans. Je vais prendre un exemple concret pour le théâtre : quand je mène un atelier de théâtre, que je fais travailler le corps des élèves et que pendant 3 heures les élèves ne sont pas assis sur leur chaise, ils ont une façon différente de bouger dans l'espace scolaire, cela vient forcément bousculer leur attitude en classe. L'enseignant qui m'accueille le sait ou le découvre avec moi, nous grandissons ensemble, élèves, enseignant et artiste.

Intervention du public – Sylvie GERARD, action culturelle du rectorat de Versailles. Je vais poser une question beaucoup plus terre à terre à monsieur Emmanuel VERGES qui a parlé d'ateliers sample parce qu'il y a un aspect technologique dans le Hip-Hop. Pouvez-vous nous raconter des expériences de rencontre des jeunes scolaires avec le sample.

Emmanuel VERGES – J'ai parlé d'ateliers sample lorsque j'ai parlé de la friche La Belle de Mai en général, je suis responsable multimédia et je ne fais pas du tout de sample. Je mène des projets de création de sites avec des enfants. Je vais passer la parole à mon voisin.

Sylvie GERARD – Le mouvement Hip-Hop est intimement lié à ces nouvelles technologies et je voulais savoir comment les intégrer à l'école. Avez-vous des expériences sur ce sujet, est-ce possible ?

Rap A Cité – Nous avons eu une expérience avec les « enfants de la Zique » menée par les Francofolies. Nous avons aussi eu des expériences avec des collègues ZEP. Nous constatons que le professeur doit aussi évoluer. Nous sommes parfois tombés dans des salles de musique où il y avait tout l'aspect contemporain, le logiciel informatique pour les nouvelles musiques. Cette ouverture devrait exister à l'échelle nationale, le cours de flûte est important mais il faut savoir évoluer. Beaucoup de collègues commencent à s'équiper au niveau de la MAO (Musique Assistée par Ordinateur).

Rap A Cité – Ce n'est pas nouveau dans l'Education Nationale d'acheter le nouveau support PC. Je pense que cela dépend plutôt de la mentalité individuelle du professeur et de ce qu'il a envie d'enseigner. Les professeurs doivent d'abord réussir à se moderniser en essayant de se familiariser avec de nouveaux supports, de nouvelles cultures. Nous avons travaillé dans tous types de collèges et de lycées. J'ai pu souvent constater que des enfants qui ne connaissaient pas le milieu Hip-Hop étaient beaucoup plus ouverts que des professeurs qui étaient déjà initiés. Le PC ou l'ordinateur n'est peut-être pas une priorité pour l'Education Nationale. Mais à mon avis, c'est possible.

Emmanuel VERGES – Nous menons des ateliers à la Friche La Belle de Mai avec des professeurs sur la création de sites Internet et à priori il n'est pas évident de créer des sites Internet avec des élèves. Nous travaillons en amont avec le professeur et nous ne lui demandons pas d'être un expert en nouvelles technologies. Je propose plutôt que nous fassions une formation par l'action, puis une évaluation et que nous continuions par la suite sur le long terme. Sur le primaire et les collèges essentiellement, nous avons la possibilité de travailler sur 4 ou 5 ans et l'approche technologique se fait à travers le contenu. Nous n'apportons qu'un moyen et les professeurs viennent dans l'espace multimédia pour utiliser ce moyen parce que nous sommes financés sur ces actions et que nous possédons des scanners, des caméras vidéo, des appareils photo numériques, etc. Nous travaillons essentiellement avec le professeur sur un contenu et des méthodes définies de manière commune. Je ne vais pas revendiquer vis à vis d'un professeur une position d'apprenant que j'estime avoir. Je suis

animateur et j'ai une position d'apprenant. Ce qui m'intéresse c'est de travailler avec le professeur les moyens de la construction du savoir et du sens que l'on donne derrière.

Rap A Cité – Je suis d'accord pour tout ce qui est matériel, j'ai besoin de machines mais à l'origine le Hip-Hop a un sens qui doit être développé avant tout ainsi que le rapport humain. Si nous achetons les machines avant de comprendre l'individu même, cela n'a pas de sens. Le Hip-Hop, ce n'est pas que l'aspect matériel, il y a toute une philosophie derrière.

Intervention du public – Je m'appelle Assiba. Je voulais illustrer ce qui a été dit par mon expérience personnelle. Je suis étudiante en doctorat de littérature générale et comparée et je travaille sur la mouvance beur. Par rapport à mon étude, j'ai été amenée à travailler sur la littérature beur qui est ma spécialité. C'est la deuxième conférence à laquelle j'assiste, la première était à l'IMA la semaine dernière sur « savoirs et esthétiques des banlieues » et je me rends compte que la littérature beur n'est pas du tout connue. C'est dommage parce que ce serait peut-être aussi un moyen d'enseigner. Je suis intervenue dans des collèges, à l'IUFM auprès des futurs professeurs des écoles. La littérature beur est née en 1983 suite à « Un été meurtrier », elle traite du problème racial, religieux, scolaire ou professionnel à travers l'humour et l'ironie. C'est très intéressant par rapport au social, c'est né dans les banlieues. Actuellement cette littérature connaît un petit frein, elle a explosé en 1983, il n'y a que BOOMKER qui réactualise le phénomène. Dans les collèges, j'ai proposé un atelier de lecture et d'expression, « l'autre émoi », dans 3 établissements. Le premier établissement m'a demandé d'intervenir une journée entière auprès de toutes les classes en difficulté à Villejuif ce que j'ai fait pendant 5 à 10 minutes. Les élèves devaient s'inscrire auprès de leur professeur pour participer à l'atelier. J'ai obtenu environ 50 % de taux d'écoute par rapport aux jeunes. Cet atelier n'a jamais abouti. Je suis intervenue l'année dernière à Argenteuil dans une école semi privée auprès de jeunes exclus du système scolaire, c'était un internat. On m'a demandé d'intervenir tous les jours lors du ramadan. Au début, les élèves n'étaient pas contents, il a fallu me battre pour me faire accepter. Au bout de deux semaines, il y a eu succès auprès des élèves mais cela n'a pas abouti à un atelier, malgré ma proposition de travailler en coordination avec les professeurs de français, d'histoire et de musique. Actuellement, par rapport aux IUFM, je pense qu'au lieu de pousser les jeunes professeurs à connaître les artistes Hip-Hop, il faudrait peut-être qu'ils se familiarisent avec leur public. Je suis intervenue par exemple à Versailles, malheureusement aucun ne savait ce qui se passait en banlieue. Suite à cette intervention, j'ai écrit sur le phénomène migratoire et ses conséquences sur la France d'aujourd'hui, je l'ai proposé à l'IUFM de Créteil qui m'a répondu que cela ne les intéressait pas, l'IUFM de Paris m'a dit qu'il n'était pas concerné et j'ai dû intervenir bénévolement au sein d'une classe dans le cadre d'un cours de philosophie.

Intervention du public – Je crois que le premier problème est un problème financier. Ici personne ne saura vraiment comment le résoudre. Il y a des projets qui aboutissent. J'ai entendu tout à l'heure parler de formation des cadres et je crois que le problème est là aussi. Nous faisons un amalgame entre l'IUFM où l'on forme des instituteurs qui travaillent dans le primaire et qui sont sensés savoir un peu faire de tout et on parle d'interventions dans les collèges où il y a des professeurs de musique qui ne sont pas du tout formés à l'IUFM, ils ont une formation très traditionnelle en faculté. Allez faire un tour en amphithéâtre de musicologie, on n'y parle que de l'histoire de l'art, de la musique classique et de la musique contemporaine dans son sens classique. Comment voulez-vous ensuite qu'un professeur de musique qui enseigne en collège puisse avoir envie d'aborder le rap, tant que cela ne fera pas partie d'unités de valeur dans les facultés ? Cela n'a rien à voir avec les IUFM.

Jean-Pierre LORIOL – Nous sommes tout à fait d'accord avec votre intervention. Il y a un retard énorme sur cette question. A titre d'exemple, mais ce ne sont que des réponses très partielles, l'an dernier nous avons proposé une formation de plusieurs jours aux futurs chefs d'établissement de l'académie. Les 75 futurs chefs d'établissement se sont retrouvés 3 jours dans deux théâtres, Jean Vilar à Vitry et le Théâtre de la Colline. Nous commençons cette formation des cadres avec un très grand retard, nous en sommes conscients. C'est long et c'est difficile. Là, nous pouvons parler de l'institution et de ses résistances naturelles.

Intervention du public – Christophe SIMON, je suis responsable animation à Cergy et collègue en formation de DEFA. Je connais le mouvement Hip-Hop depuis le début des années 80. J'ai milité et je milite encore dans le milieu associatif et nous sommes allés frapper à la forteresse qu'est l'Education Nationale. Quand je dis forteresse, c'est un peu provocateur mais c'est aussi la réalité. On nous a gentiment demandé de retourner dans nos quartiers pour travailler avec les jeunes. Il faut bien comprendre que la culture urbaine est à mon avis un exemple de culture qui est en mesure de se remettre en question et de s'adapter par rapport à des réalités actuelles. Le mouvement Hip-Hop des années 80 n'a rien à voir avec le mouvement Hip-Hop des années 90 et n'aura rien à voir avec le mouvement des années 2010. Je suis persuadé qu'il durera parce que c'est un mouvement qui évolue, le cadre de vie, l'urbain change. Par contre l'Education Nationale ne sait pas se remettre en question ni adapter ses méthodes par rapport aux réalités de terrain, des réalités que nous, animateurs, nous rencontrons au quotidien.

Je trouve dommage que dans un lycée ou un collège implanté au cœur d'un quartier, un professeur de musique ne sache pas ce qu'est le Hip-Hop, le rap, qu'est-ce qu'un DJ, qu'est-ce que la techno. Nous parlons aujourd'hui de cultures urbaines mais je pense que tout est une question de rapport au savoir. L'Education a décidé d'ouvrir ses portes aujourd'hui parce qu'à mon avis elle se rend compte que dans les quartiers, il y a des gens qui arrivent à travailler avec des jeunes avec lesquelles elle arrive habituellement à ne rien faire. Le problème n'est pas de dire que nous allons faire du rap dans les écoles, les lycées ou les collèges, le problème est de savoir : quand aurons-nous des professeurs qui vont ouvrir leurs écoutilles et s'intéresser à ce qui se passe derrière leur muraille ?

Manu VERGES – Heureusement que l' Education Nationale ne sait pas tout faire, sinon nous n'aurions plus rien à faire, nous animateurs multimédia, animateurs de l'éducation populaire, animateurs en centres sociaux, toute personne qui autour de l'école font un travail de terrain et de proximité. Il faut voir ensuite quels sont dans les rôles que nous nous attribuons à chacun y compris à l' Education Nationale pour que nous puissions l'aider à faire d'autres choses. Nous sommes en train de travailler avec la coordination ZEP sur le quartier pour essayer de monter des ateliers après l'école mais en relation avec le milieu scolaire. Nous tâchons de tisser des liens dans cette continuité pour ne pas qu'il y ait d'un côté l'Education Nationale et sa propension à accumuler des savoirs et de l'autre côté les autres, animateurs de rue, éducateurs, « espèces d'animateurs multimédia » qui proposent dans un coin des ordinateurs avec des jeux, qui seraient dans une sorte de ghetto de non éducation ou de non capacité à apprendre. Il est capital que nous puissions construire les passerelles de la collaboration et ne pas placer l'école dans nos discours sur un piédestal de l'éducation républicaine. Je crois que nous avons aussi une place hors de l'Education Nationale, entre autres dans ces missions d'apprentissage de la citoyenneté.

Jean-Pierre LORIOL – Pour ma part, j'ai du mal à accepter les tentatives de réflexion en commun à l'applaudimètre. C'est toujours facile. Vous avez dit à juste titre que le Hip-Hop est en mouvement, essayez de vous imaginer aussi que dans la forteresse dont vous parlez, il y a des mouvements, il y a

des portes et des fenêtres, qui s'ouvrent pas encore en grand mais elles commencent à s'ouvrir, changez vos propres représentations, entendez ce qu'à dit une coordinatrice de ZEP sur ce qu'elle faisait à Paris. J'ai entendu aussi beaucoup de gens dire qu'ils étaient en train de mener des expériences, des travaux, des ateliers avec les élèves, que je sache, les portes ne se sont pas fermées. Il faut garder un peu de sens de la mesure, il ne s'agit pas de rester sur des positions de principes qui risquent de faire se heurter de manière irréconciliable des points de vue, mais de voir que nous sommes dans une période de mouvement, également dans l'Education Nationale. Vous devez vous en informer et en profiter. J'aimerais entendre Edgar GARCIA sur ce point et je souhaiterais que Monique STUPAR puisse aussi nous faire part de son expérience.

Monique STUPAR – Dans l'enseignement agricole, la situation est un peu différente parce qu'il y a des professeurs d'éducation culturelle qui fonctionnent différemment. Je crois que cette ouverture d'esprit existe chez nous. Je voudrais dire tout de même que par rapport à la formation des enseignants, d'une manière générale, je ne sais pas si nous arriverons à les faire évoluer car ils sont avant tout formés pour leur discipline. Cette ouverture culturelle sera difficile parce qu'elle dépend de gens qui ont un état d'esprit et une ouverture spécifique. Je crois que cela ne s'apprend pas.

Alain DREZE, enseignant au lycée Malraux de Montereau – Je suis enseignant, voilà des années que je suis dans l'Education Nationale et je m'y sens très bien. Nous sommes ici parce que nous avons pris conscience d'un certain nombre de choses qui bougent dans ce monde difficile à appréhender. Dans ce monde, nous constatons que certaines personnes souhaitent l'immobilisme, souhaitent rester sur des conservatismes alors que d'autres, au contraire veulent que les choses bougent, qu'il y ait adaptation pour le bien finalement de habitants de notre terre et particulièrement de notre pays qui est la France. Ces gens qui sont soit dans le conservatisme, soit dans le mouvement se trouvent partout, dans l'Education Nationale, chez les éducateurs, dans n'importe quelle institution. Il me semble qu'ici nous faisons partie de ceux qui veulent que les choses changent. J'ai eu ce sentiment hier lorsque Gérard est venu dans la classe du lycée où je travaille que spontanément, sans que nous nous soyons beaucoup parlé, nous avons le même langage par rapport à nos élèves. Il me semble que nous allions dans le bon sens. En s'appuyant sur le socle de l'école de la République auquel il n'est pas question de renoncer, il faudrait peut-être que nous donnions les moyens à ceux qui veulent que les choses bougent, que nous ouvrons les portes et les fenêtres, pour qu'ensemble nous améliorions cette société. Si nous œuvrons ensemble dans ce sens, enseignants, éducateurs et les autres, nous aurons alors remporté un grand combat.

Gérard MENDY – Nous savons que depuis longtemps nous aimons montrer du doigt pour désigner les fautifs, mais jamais nous ne nous remettons en question. J'ai une association de promotion musicale et nous avons mené l'expérience de poser notre action dans une école de musique donc une institution de municipalité. Nous avons testé cette action pendant 2 ans et nous avons observé une évolution. L'école de musique ne s'inscrit plus dans le même cadre qu'auparavant. Un autre type de population a pu l'investir, elle est devenue vivante.

Nous retombons dans le même cliché : les cultures urbaines qui vont s'implanter dans le milieu qui regroupe certes plusieurs types de population mais qui n'a pas cette habitude artistique qui va toucher les gens et les mettre dans un autre cadre. Par rapport à l'expérience dont parlait Alain DREZE, lorsque je suis arrivé dans la classe, les élèves se trouvaient au début dans le cadre scolaire. Ensuite, lorsque l'action a débuté, les personnes ont commencé à se transformer, à être plus à l'aise. A la fin de la journée, ils étaient d'autres personnes qui avaient reçu un autre type d'enseignement. Aujourd'hui on se demande si l'école va laisser la place aux cultures urbaines, c'est possible car d'une part l'école peut

gagner à mieux connaître ses élèves, le milieu et l'environnement dans lequel on vit, d'autre part, les artistes ou les groupes qui viennent peuvent gagner à créer des passerelles. Ces passerelles n'existent pas, chacun travaille dans son coin à faire sa propre politique, sa propre culture dans sa microsociété. Je pense que nous sommes tous ici sur terre pour essayer d'apprendre à se connaître. Par ce biais, je crois que c'est un moyen de créer des passerelles.

Intervention du public – Je suis animatrice et je ne pense pas que l'école va ouvrir ses portes aux cultures urbaines en particulier le Hip-Hop parce qu'il renvoie à l'image de la banlieue sensible, de la « racaille ». Les professeurs vont peut-être essayer mais que vont dire également les parents ?

Jean-Pierre LORIOL – Sur ce point, j'ai l'avantage d'avoir vécu beaucoup d'expériences en action culturelle et je peux vous dire que rien ne s'est jamais transformé autrement que par l'action des gens sur le terrain. A l'heure où vous dites que l'école n'ouvre pas ses portes, elle est en train de le faire par l'intermédiaire des gens, instituteurs ou professeurs. C'est le seul chemin pour que l'institution prenne en compte la question. Je voudrais insister sur ce qu'a dit Gérard qui est très juste, qui est né entre autres de l'expérience qu'il vient d'avoir ces jours-ci. Le partenariat artistique est très singulier et fragile en France par rapport aux autres pays d'Europe. Ensuite, il est difficile parce qu'il est coûteux mais il faut le préserver. Pour reprendre ce que disait Sylvie MONTLAHUC, chacun trouve sa place dans le partenariat en commençant par comprendre l'objectif de l'autre. Si vous évitez cette étape, vous condamnez le partenariat artistique.

Edgar GARCIA – Nous avons dit à plusieurs reprises : l'école doit former des citoyens. Je ne le crois pas, je crois que l'ambition de l'école doit être ailleurs, elle doit être de créer les conditions du meilleur développement de chacun. Cela m'amène à une seconde remarque : au-delà de tout prosélytisme, au-delà de savoir si l'école va s'ouvrir au Hip-Hop ou aux nouvelles technologies, la question est de savoir si il y a une ambition éducative partagée par tous qui consiste à penser que les élèves, y compris là où c'est le plus dur, ont le droit au meilleur du savoir, des enseignants, des intervenants, etc. Ensuite, la question des partenariats coulera de source. Il me semble d'abord important de se mettre d'accord sur le fait que nous ne sommes pas là pour mettre des pansements sur la crise et essayer de rendre les choses un peu plus douces, mais qu'au contraire nous avons légitimement l'ambition de penser qu'il n'y a pas de déterminisme qui fait que tel ou tel même n'accédera pas à tel ou tel pan du savoir. Tout doit être revendiqué pour tous.

Jean-Pierre LORIOL – Le moment est venu de la restitution des travaux réalisés depuis 3 jours. Je vous donne la parole pour une intervention courte avant de conclure.

Intervention du public – Je suis animateur à Cergy. J'ai trouvé ce forum très intéressant par la diversité des gens présents : des animateurs, des jeunes, des gens qui aiment les cultures urbaines et l'Education Nationale. Elle a été beaucoup attaquée et titillée. Moi, je voulais personnellement la remercier d'être venue nous écouter, bien qu'elle soit sûrement une forteresse. Ce sont des forums tel que celui-ci qui font avancer les choses.

Jean-Pierre LORIOL – Merci. C'est la conclusion car les jeunes ont besoin du plateau.